

YŪ MIRI

Sortie parc,  
gare d'Ueno

roman traduit du japonais  
par Sophie Refle

*ACTES SUD*



À nouveau j'entends ce bruit.

Ce bruit.

Je l'écoute.

Je n'arrive pas à déterminer si je le perçois ou si je l'imagine.

Je ne sais pas non plus s'il vient de l'intérieur ou de l'extérieur.

Je suis tout aussi incapable de comprendre quand cela s'est passé, cela se passe.

Est-ce ce qui compte ?

Ce qui comptait ?

De qui s'agit-il ?

Je croyais que la vie était comme un livre, on l'ouvrait à la première page, on passait à la deuxième, on continuait et on arrivait bientôt à la dernière, mais la vie n'a rien à voir avec ce que racontent les livres. Les lettres s'enchaînent, il y a des numéros de page, mais cela n'a ni queue ni tête. Même au-delà de la fin, il n'y a pas de fin.

Quelque chose demeure.

Comme les arbres qui restent sur un terrain vague après la démolition d'une maison en ruine...

Comme l'eau qui reste au fond d'un vase quand on a jeté les fleurs fanées.

Quelque chose demeure.

Ce qui demeure ici, c'est quoi ?

La sensation de fatigue.

J'étais toujours fatigué.

Je n'ai connu que la fatigue.

Quand je courais après ma vie comme quand je la fuyais.

Je n'ai pas eu le sentiment de vivre, seulement celui d'avoir vécu.

Mais c'est fini.

Je regarde en prenant mon temps, comme d'habitude.

Ce paysage qui n'est pas le même mais qui présente des similarités.

Quelque part dans ce paysage banal, la douleur existe.

Dans ce temps indistinct, il y a des instants qui font mal.

J'essaie de regarder.

Il y a du monde.

Chacun est différent des autres.

Chacun a son propre visage, ses propres pensées, son propre corps, ses propres sentiments.

Je le comprends.

Mais vu de loin, les gens me font l'effet d'être tous pareils ou du moins de beaucoup se ressembler.

Leurs visages sont comme de petites flaques d'eau, rien de plus.

Dans la foule qui attend l'arrivée du train de la ligne Yamanote en direction de Shinjuku, je cherche celui que j'étais la première fois que je suis descendu à la gare d'Ueno.

Je ne me suis jamais senti sûr de moi en me voyant dans un miroir, une vitre ou sur une photo. Je ne me trouvais pas laid, mais je n'ai jamais pensé que mon physique pouvait arrêter le regard.

Plus encore que de mon apparence, je souffrais de mon impuissance, de mon incapacité à m'exprimer, et surtout de mon manque de chance.

Je n'ai pas eu de chance.

À nouveau ce bruit. Seulement ce bruit, comme le sang qui coule, un bruit semblable à un flot de couleur vive, à cet instant-là, je n'ai plus entendu que ce bruit qui tournait à l'intérieur de ma tête, comme une ruche dans mon crâne, comme si des centaines d'abeilles s'envolaient soudain et voulaient sortir de ma tête, un vacarme brûlant et pénible, qui empêchait de penser, comme si la pluie venait heurter mes paupières, les faisait trembler, j'ai serré les poings, j'ai bandé mes muscles.

J'ai été déchiqueté mais le bruit n'est pas mort.

Ce bruit que je ne peux ni saisir ni circonscrire, que je ne peux pas faire partir.

Je ne peux pas plus me boucher les oreilles  
que m'en éloigner.

Depuis cet instant-là, je suis du côté de ce bruit.  
Je suis ?

*“Quai 2, le train à destination d'Ikebukuro et  
Shinjuku va entrer en gare. Veuillez ne pas avan-  
cer au-delà de la ligne jaune.”*

*Buoon, goo, gotogoto, gotogotogoto, goto goto,  
gotton, gotton, go, ton, goooton, buun, lou, buss-  
huuukiki, kiki, kii, ki...ki... ki..., gotto.... shuu,  
louloulou, koto...*

\*

Quand on quitte la gare d'Ueno par la sortie  
parc, il y a toujours des SDF assis sur les bancs  
qui entourent les ginkgos de l'autre côté du pas-  
sage piéton.

Lorsque je m'asseyais là-bas, je me sentais  
comme un petit enfant devenu orphelin, mais  
mes parents qui n'ont jamais quitté leur village  
de Yasawa dans le canton de Sōma à Fukushima  
sont morts tous les deux à quatre-vingt-dix ans  
passés, et après moi qui suis né en 1933, ils ont  
eu d'abord une fille, Haruko, puis une autre fille,  
Fukiko, un deuxième fils, Hideo, une troisième  
fille, Naoko, une quatrième, Michiko, un troi-  
sième fils, Katsuo, et un quatrième, Masao, huit  
enfants, à peu près un tous les deux ans. Masao,

c'était presque un fils pour moi, puisque nous avions quatorze ans d'écart.

Mais le temps a passé.

Assis ici, j'ai vieilli, seul.

Quand je m'assoupissais en ronflant de fatigue, chaque fois que je rouvrais les yeux, le réseau d'ombres dessiné par les feuilles des ginkgos tremblait et j'avais l'impression d'errer sans but, alors que je suis ici depuis si longtemps, depuis tant d'années.

— Ça suffit.

Ces mots ont jailli de la bouche d'un homme qui paraissait dormir, de la fumée blanche est sortie de sa bouche et de ses narines. La cigarette allumée qu'il tient entre le médius et l'index de la main droite est sur le point de les brûler. Sa casquette en tweed à qui des années de sueur et de souillure ont fait perdre sa couleur, sa veste à carreaux, et ses boots en cuir brun lui donnent l'apparence d'un chasseur étranger.

Des voitures descendent l'avenue Yamashita-dōri en direction d'Uguisudani, le feu passe au vert pour les piétons, un gazouillis d'oiseaux indique aux malvoyants que la voie est libre, et les gens qui quittent la gare d'Ueno par la sortie parc traversent la rue.

L'homme penché en avant observe ces gens bien mis qui ont un domicile fixe comme s'il cherchait une branche où poser ses yeux, puis il porte sa cigarette à ses lèvres surmontées d'une

moustache presque entièrement blanche, d'une main tremblante, comme s'il lui restait juste la force nécessaire pour y arriver, il en tire une dernière bouffée, pousse un long soupir, écarte ses doigts noueux, laisse tomber le mégot et l'écrase de la pointe de ses boots.

Un autre homme dort. Il serre entre ses mains la poignée d'un parapluie en plastique transparent comme si c'était une canne. À ses pieds un sac-poubelle translucide grand format rempli de canettes vides en aluminium qu'il a ramassées...

La femme aux cheveux gris relevés en chignon sur le sommet de son crâne met sa tête sur ses bras croisés sur le sac à dos rouge posé à côté d'elle.

Ce ne sont plus les mêmes et ils sont moins nombreux.

Après l'éclatement de la bulle spéculative, les bâches bleues des abris recouvraient tout le parc, sauf les allées et les bâtiments, on ne voyait plus la terre ni les pelouses.

À chaque "battue" ou opération spéciale de nettoyage menée avant la venue d'un membre de la famille impériale dans l'un des musées, les sans-abris doivent replier leurs tentes et quitter le parc. Le soir, quand ils reviennent, il y a de nouvelles pancartes interdisant de marcher sur les pelouses au repos, et moins d'espaces utilisables pour ériger des abris.

Beaucoup des SDF du parc d'Ueno, cadeau impérial, sont originaires de la région du Tōhoku.



Pendant la période de forte croissance du Japon, c'est à la gare d'Ueno, porte d'accès à la capitale depuis le Nord du pays, que débarquaient des trains de nuit les jeunes venus chercher du travail à Tokyo, seuls ou en groupes recrutés pour le compte d'une entreprise, et c'est de là qu'ils repartaient au pays pour les fêtes de fin d'année et celle des Morts en été, ployant le dos sous leurs bagages.

Cinquante ans plus tard, les sans-abris qui vivent dans le parc n'ont plus de familles, plus de maison où retourner...

Ceux qui sont assis sur les bancs de béton autour du bosquet de ginkgos dorment ou mangent.

Vêtu d'une chemise kaki et d'un pantalon noir, une casquette de base-ball bleu marine sur la tête, un homme déguste une boîte-repas d'une supérette.

Le parc d'Ueno compte plusieurs restaurants établis de longue date. La plupart des sans-abris savent que leur local à poubelles n'est généralement pas fermé et qu'ils y trouveront sur une étagère les restes emballés dans des sacs individuels. Les supérettes du quartier font de même avec les boîtes-repas, les sandwichs et les gâteaux dont la date de péremption est dépassée, et chacun peut aller se servir avant le passage des éboueurs. À la belle saison, il faut les manger le jour même, mais en hiver, on peut les garder dans sa cabane et les réchauffer sur son réchaud plus tard.

Les mercredis et les dimanches soir, le restaurant de Tokyo Bunka Kaikan distribue du riz au curry, les vendredis, une église évangélique coréenne organise une soupe populaire, les samedis, ce sont les missionnaires de la Charité de mère Teresa. Sous une bannière qui proclame : “Repentez-vous, car le royaume de Dieu est proche”, de jeunes filles aux cheveux longs chantent des cantiques en s’accompagnant à la guitare, pendant que des femmes d’âge mûr aux cheveux permanentés remuent le contenu de grosses casseroles. La file qui se forme peut compter jusqu’à cinq cents personnes, dont certaines sont venues spécialement de Shinjuku, d’Ikebukuro ou d’Asakusa. Une fois les psaumes et les sermons terminés, le repas – un bol de riz recouvert de kimchi sauté avec du jambon, de la saucisse et du fromage, ou du riz aux haricots fermentés accompagné de nouilles sautées, de pain blanc et de café – est servi. Loué soit le Seigneur, loué soit le Seigneur, loué soit son nom, alléluia, alléluia...

— Je veux ça.

— Tu veux ça ?

— Non, j’en veux pas.

— Si c’est comme ça, je vais le manger.

— Non, maman, non !

Une petite fille de cinq ans qui porte une robe à manches courtes d’un rose aussi pâle que les pétales de cerisier marche en levant la tête vers sa mère,